

Article

« La crainte des Iroquois chez les Mistassins »

Madeleine Rousseau et Jacques Rousseau

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 2, n° 1, 1948, p. 13-26.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801426ar>

DOI: 10.7202/801426ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LA CRAINTE DES IROUOIS CHEZ LES MISTASSINS

Maîtres incontestés de la vallée laurentienne à l'époque de Jacques Cartier et maintenant cantonnés dans le voisinage des Grands lacs, les superbes Iroquois restaient sur un pied de guerre vis-à-vis des Français. Ils ne leur pardonnaient pas leur pacte d'amitié avec les Hurons, réfractaires à l'alliance des Cinq-nations.

Dans une fresque animée,¹ Léo-Paul Desrosiers les fait revivre de 1534 à 1646. D'autres volumes du même auteur nous raconteront la suite de cette épopée cruelle. La présente étude ne cherche pas à décrire une phase de la vie des Iroquois, mais à mettre en relief la marque profonde laissée par leurs incursions chez les peuplades indiennes les plus reculées.

C'est au moyen de la guérilla que ces agriculteurs conquérants harcelèrent la nation naissante. Néanmoins, la Nouvelle-France croissait. Le commerce des fourrures promettait déjà de jouer un rôle déterminant dans la finance de la colonie. Les Iroquois décidèrent-ils de s'attaquer à la source même du trésor en ruinant la traite des fourrures ? On le croirait volontiers en suivant leurs escarmouches de 1660 à 1670.

L'incursion sur la rivière Outaouais, en 1660, si elle n'avait rencontré l'héroïque barrage de Dollard et de ses quelques compagnons, aurait pu fermer aux Français la principale artère du commerce des fourrures. C'était le conflit presque à la porte d'un centre important du pays. Couper la route aux trafiquants, aussi brutal que soit le procédé, restait néanmoins une opération à conséquence secondaire, sans effet sur les indiens chasseurs dispersés dans les forêts du nord. Dans le réseau inextricable des lacs, des rivières et des portages reliant la forêt aux grands centres, ils parviendraient toujours à trouver

1. DESROSIERS, Léo-Paul, *Iroquoisie*, Tome I, 1534-1646. (Les études de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française). 351 p. Montréal 1947.

un chemin et à déjouer le blocus. C'est pour cela sans doute qu'après 1660, les Iroquois allèrent porter la guerre jusqu'aux environs du lac Mistassini et de la baie James.

Les bandes d'Indiens chasseurs ne sont jamais aussi nombreuses que les tribus d'agriculteurs. La population actuelle des Mistassini, fusion de deux ou trois groupes différents, compte environ six cents âmes². Pendant la période productive, celle de la chasse, toutes les familles sont dispersées, comme autrefois, et souvent à cinquante ou cent milles du plus proche voisin. Isolement de neuf mois par année. Dès la fonte des neiges, au début de juin, elles quittent leur territoire pour se rassembler au poste de traite. Seule l'organisation moderne permet des agglomérations estivales comme celle du lac Mistassini. Et encore, il s'agit là de la plus forte population indienne de la forêt québécoise. Anciennement, les postes des Indiens réunissaient quelques familles seulement. Ces groupes restreints ont persisté néanmoins dans les secteurs les moins pourvus en gibier³.

Rien de plus facile pour une poignée de guerriers d'annihiler la population d'un territoire en l'attaquant par surprise pendant la halte de l'été et tout le bassin d'une rivière, tout un pays est vide désormais. Dans une région où voisinent des chasseurs pacifiques soumis aveuglément à la loi non écrite de la forêt qui les protège tous, l'homme n'a pas l'esprit combatif. Il pratique l'embuscade, mais contre le gibier seulement. Le temps de la chasse passé, il pêche paisiblement et se repose. Après le travail excessif et ininterrompu, les mois de portages, les courses en raquettes alourdies du traîneau chargé à la limite, c'est la détente, la douce quiétude, la nonchalance. Et d'ailleurs quel importun viendrait troubler la sieste ? C'est précisément le moment que choisissent les Iroquois.

Laissons les Relations des Jésuites et d'autres documents raconter des phases de ces irruptions.

Le premier extrait, de la relation de 1661-1662, rédigée par le

2. ROUSSEAU, Jacques, *Chez les Mistassini, Indiens chasseurs de la forêt canadienne*.— *Revue de l'IFAL* (Institut français de l'Amérique latine Mexico), 2: 64-91. (30 sept.) 1947. 17 fig.

3. Sur le recensement des bandes de chasseurs de la forêt boréale, voir notamment SPECK, Frank G., *Montagnais-Naskapi bands and early Eskimo distribution in the Labrador peninsula*.— *American Anthropologist*, 33: 557-660. (Oct.-Dec.), 1931.

père Jérôme Lalemant ⁴, est un peu long; mais comme il se rapproche beaucoup par certains points d'une histoire encore vivante au lac Mistassini après trois siècles, il semble utile de le citer au long. Faisant partie d'un chapitre intitulé: « Diuerses guerres des Iroquois », il raconte leur visite au lac Nécouba, entre le lac St-Jean et le lac Mistassini, sur l'une des routes de canot reliant ces deux points:

« Un autre party Iroquois commence une guerre de deux ans contre la Nation qu'on nomme du Bœuf; un autre tourne sa marche contre la Nation du Petun du costé des Nez percés; vn autre estant allé comme à la descouuerte d'un païs nouveau, s'est engagé si auant dans les bois inconnus, qu'ils y ont pery de faim ».

« Les autres ont esté plus heureux dans la nouvelle entreprise qu'ils ont faite cet hyuer dernier sur nos sauuages du Nord; ce sont ceux vers qui deux de nos Peres furent ⁵ l'an passé, par des chemins escartez de Tadoussac, quand ils se rendirent à Necouba, bien a propos pour plusieurs Neophytes, dont les vns ont esté instruits tout de nouveau des Mystères de nostre Religion, & les autres ont esté reconciliez à Dieu. Tous ces pauvres Neophytes ont pû, par après reconnoistre les soins que la Providence a eu de leur salut, leur ayant enuoyé des Missionnaires dans des conjonctures tout à fait admirables; car jamais ny d'Iroquois, ny François n'auaient mis le pied en leur païs: jamais on n'auoit parlé ny a Agné, ny a Kebec de Necouba; & voila qu'en la mesme année & les vns et les autres y arriuent; mais cette douce Providence a voulu que nos pères y arriuassent les premiers, pour tirer des feux d'Enfer, ceux qu'ils ne croyoient pas deuoir estre bien-tost iettez dans les feux des Iroquois ».

« Nous auons appris, ce que nous en allons dire, par deux Sauuages, qui ayans esté pris a Necouba mesme par les Agneronnons, se sont heureusement eschappez de leurs mains lors qu'ils approchoient de leur bourg. L'vn des deux âgé de vingt ans, vsa d'adresse pour sa fuite; car sur les chemins ayant mis les Iroquois en belle humeur ioüant avec

4. LALEMANT, Hierosme, *Relations de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des pères de la compagnie de Jésus en la Nouvelle France, és années 1661 et 1662*. Sébastien Cramoisy et Sébastien Mabre-Cramoisy, Paris 1663. THWAITES, 47: 125-243. 1899. Le texte cité vient des pp. 148-152.

5. La relation de 1660 et 1661 raconte le voyage des pères Dablon et Druillettes au lac Necouba. Voir THWAITES, 46: 252-294. 1889.

eux tantost aux pailles, tantost aux dez, qui sont leurs jeux les plus ordinaires, les prouqua à la course, deffiant le plus habile d'eux, tout estropié qu'il estoit. L'émulation se met dans la compagnie, on s'assemble, on choisit le plus dispos des Iroquois; le captif entre en lisse avec luy, & les bornes de la course ayant esté marquées, ils commencent à courir à qui mieux, mieux; mais ce captif qui regardoit sa liberté comme le prix de sa victoire, tenoit le deuant avec les acclamations de ses ennemis mesmes, qui changerent de ton quand ils virent que le Victorieux passoit les bornes qu'ils auoient posées, s'enfonçant dans le bois & refusant les louanges & la gloire à laquelle on l'inuitait: Il continuë donc sa route avec autant plus de courage qu'il n'auoit de Riual de sa victoire; la crainte et l'esperance luy donnant des forces; mais il courrait à son mal-heur, s'estant inopinément ietté entre les mains d'une autre bande d'Iroquois, qui ne furent pas plus rusez que les premiers: car ils le laisserent eschapper, lors qu'ils estoient prests de le ietter au feu ».

« C'est ce qu'il nous a rapporté a son arriüée à Montréal, disant que toutes les terres du Nord qui n'auoient iamais veu d'Irouquois, en sont tellement infectées, qu'il n'y a plus de cauerve assez sombres parmy ces grand païs de rochers, pour s'y cacher, ny de forest assez profonde pour y confier sa vie; que des le commencement de l'hyuer, ils ont fait vne grande prise de plusieurs familles, composées d'hommes, de femmes & d'enfans, qui n'ont jamais combattu contre d'autres ennemis que contre leurs Castors & leurs Orignaux; que poussant outre leurs victoires, ils auoient surpris a Necouba bon nombre d'autres Sauuages, lors qu'ils estoient occupez à des obseques, ayans iustement pris le temps qu'ils faisoient le festin d'un mort, & qu'ils auoient en main au lieu d'armes que des plats & des cuiellieres, les obligeant ainsi de continuer pour eux-mêmes les pleurs qu'ils auoient commencez pour ce defunct; que leur dessein n'estoit pas de s'en tenir là, mais de donner iusqu'à la mer du Nord, d'y enleuer comme vn torrent tout ce qu'ils y rencontreront, puis descendre par le lac Saint-Iean & par Tadoussac, grossissant toujours, en chemin faisant, le nombre de leurs prisonniers: & enfin remonter par nostre grand fleuve de Saint Laurens, pour passer deuant Quebec, & deuant nos autres habitations, chargez de despoüilles & de victimes, qui embelliront de leurs larmes, & de leur sang la triomphante entrée que ces Barbares se preparent de faire dans leurs bourgades ».

Un peu plus tard, dans la relation de 1664-1665, le père François LeMercier⁶ écrit : « Cent Iroquois, partie d'Annieronnons, & partie Onnontagueronnons, ayant résolu d'aller en guerre, partirent de leur país, environ au milieu de l'Hyver. Pour mieux réüssir dans leur desseins, ils se divisèrent en trois bandes, & chacune prit son quartier. Trente vont vers le país des Mistassiriniens, Trente autres viennent au lac Piagouagami⁷. Nous n'avons pas bien sceü l'endroit où les autres estoient allez ». L'auteur décrit ensuite la défaite des Iroquois au lac St-Jean.

Le journal du père Albanel le 25 juin 1672⁸ raconte son arrivée au lac Nemiskau, sur la rivière Rupert : « Cinq grandes rivières se déchargent dans ce lac, qui font que le poisson y est si abondant, qu'il faisait autrefois la principale nourriture d'une grande nation sauvage qui l'habitoit, il y a huit ou dix ans. On y voit encore les tristes monumens du lieu de leur demeure, et les vestiges, sur un flot de roches, d'un grand fort fait de gros arbres par l'Iroquois, d'où il gardoit toutes les avenues, et où il a fait souvent des meurtres; il y a sept ans qu'il y tua ou emmena en captivité, quatre-vingts personnes, ce qui fut cause que ce lieu fut entièrement abandonné, les originaires s'en estant escartez ».

Le père Albanel ne pouvait tenir ces renseignements que de ses compagnons. En 1665, les Iroquois auraient donc poussé jusqu'au lac Nemiskau. Cela correspondrait à peu près à la relation du père François le Mercier de 1664-1665. D'autre part, rappelons ici que Guillaume Couture⁹, compagnon des pères Dablon et Druillettes au lac Necouba en 1661, avait atteint le lac Nemiskau en 1663 en passant par le lac

6. LEMERCIER, François, *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle France, és années 1664 & 1665*. Paris 1666. THWAITES, 50: 36-37. 1889.

7. Le lac Saint-Jean.

8. DABLON, Claude, *Relation de qui s'est passé... en la Nouvelle France, les années 1671 & 1672*. Paris 1673. THWAITES, 55: 229-232; 56: 1-304. 1899. Pour le journal du père Albanel, voir THWAITES, 56: 148-217. Le texte reproduit toutefois ne vient pas de THWAITES, mais d'une autre transcription qui n'est peut-être pas parfaite.

9. Enquête faite par le lieutenant général de la Prevoste de Québec. Archives canadiennes C11A, Vol. 10, p. 165-173. (2 nov. 1688). Voir aussi l'étude suivante où sont cités les principaux documents relatifs à ce voyage: DELANGLEZ, Jean, *The voyage of Louis Jolliet to Hudson Bay in 1679.—Mid-America*, 26 (New Series vol. 15): 221-250. (No. 3 July) 1944. Voir notamment p. 223, 227-228, 232-233.

Mistassini, réussissant presque le voyage par terre du lac St-Jean à la baie James, lequel ne devait être effectué au complet qu'en 1672 par le père Albanel. Rien dans la déposition de Couture, faite en 1688 devant une Commission d'enquête, ne permet d'affirmer qu'il construisit un fortin sur le lac Nemiskau; mais, comme les Indiens qui l'accompagnaient, — quarante canots paraît-il, — refusaient d'avancer, Couture décida de faire la traite avec eux avant de s'en revenir. Peut-être jugea-t-il à propos d'élever la petite redoute en bois que le Père Albanel aurait vue en 1672? Pure supposition, mais plausible malgré tout; nous ne savons en effet si Albanel avait à ses côtés des Indiens, compagnons de Couture ou témoins de l'incursion des Iroquois. L'attribution du fort de Nemiskau à ces derniers peut bien n'être qu'une opinion que le père Albanel avait tenté de dégager.

Paul Denis, sieur de Saint-Simon, compagnon du père Albanel au cours du voyage de 1672¹⁰, témoignant à une enquête de la prévôté de Québec déclare « qu'il passa... par [les lacs de] Necouba, Mistasinny et Nemisko et suivit par une grande rivière laquelle le conduisit jusqu'à la d baye [James] sur le bord de laquelle riviere et tout aupres de la d baye il trouva deux maisons qu'il a appris depuis avoir esté faites par les Anglois... auxquels sauvages ils firent des présens de la part du Roy, leur déclarant que sa majesté les prenoit sous sa protection contre les Iroquois leurs ennemis pourvu qu'ils voulussent embrasser la foy catholique, ce qui leur fut expliqué par le d père Albanel, qui entend parfaitement leur langue, à quoy les d sauvages répondirent par d'autres présens pour remerciement de la protection promettant d'embrasser la d religion et que en effet le chef des d sauvages nommé quiasque... se fit baptiser à l'exemple duquel grande quantité des d sauvages firent baptiser leurs enfans ».

10. Enquete faite par le lieutenant général de la Prevoste de Québec, 2 nov. 1688. Archives canadiennes C 11A, Vol. 10, p. 165-173. Paul Denis rapporte qu'il accompagnait le père Albanel et un Français dont le nom, tel que transcrit dans les archives canadiennes, pose un problème. La graphie suggère *Sebastien Pennasca* et c'est ainsi que le père Delanglez écrit le nom (*Mid-America*, travail cité précédemment, 26: 237. 1944). Dans l'histoire du Saguenay (pour référence, voir note 11), l'auteur transcrit ce nom par *Sebastien Provencher*. On trouve en effet dans la copie manuscrite des Archives canadiennes au-dessus du nom un 8 renversé qui paraît une mauvaise interprétation de la boucle d'une lettre, la lettre h, par exemple. Le recensement de 1667, reproduit par Benjamin SULTE (*Histoire des Canadiens français, 1680-1880*, Tome 3, p. 70, 1882) cite, comme habitant le Petit Cap de la Madeleine, un nommé Bastien Provencher, âgé de 33 ans.

En 1663, Aubert de la Chesnaye, ¹¹ s'adressant au Ministre Colbert écrivait : « Ce fut dans ces temps [entre 1660 et 1680] que les Iroquois, ayant poussé tous leurs voisins, entrèrent dans le Saguenay et dans les profondeurs des terres, où ils ont massacré la plupart des Sauvages, leurs femmes et leurs enfants... Un si grand désordre a jeté les dits Sauvages dans des craintes continuelles, les a empêchés de faire leur chasses, ce qui a causé la famine et la mort de quasi tous ».

Le père de Crépieul ¹², en route vers le lac Mistassini, au cours de janvier 1674, raconte qu'il dut revenir parce que les sauvages croyaient « que les Iroquois étaient en marche et qu'ils avaient surpris un parti de nos Sauvages au lac Kinouagami ». Il atteint par la suite le lac Mistassini et après y avoir séjourné quelque peu, ramène des Mistassins qui se rendent à Québec « afin d'aller présenter leurs respects à M. de Frontenac,... (et) de lui demander sa protection contre l'Iroquois ».

* * *

Ces extraits, qui n'épuisent certainement pas toutes les guérrillas iroquoises dans le Nord, suffisent pour démontrer quelle perturbation elles avaient entraînée. Disséminés sur un vaste territoire, arrachant une maigre pitance à l'eau et la forêt, les Indiens chasseurs n'avaient ni le temps ni les moyens de faire la guerre. Et les voisins, fort éloignés, restaient pacifiques. Le groupe ethnique algonquin (Montagnais, Mistassins, Cris, Naskapi, Tête-de-boule, Algonquins proprement dits, Ojibway, Micmacs, Abénaquis) n'aurait sans doute jamais connu la guerre sans les Esquimaux au nord et au nord-est et les Iroquois au sud, deux groupes différents de la famille algonquine par l'éthique, la langue et la culture. Les lois régissant la chasse, la pêche et l'occupation du territoire ne pouvaient être les mêmes chez des nomades côtiers, des tribus agricoles et des peuples exclusivement chasseurs forestiers : les Esquimaux poursuivaient en commun les troupeaux de caribous ou les gros mammifères marins ; les Iroquois,

11. Archives canadiennes, C. 11 A., 7, fol. 278. Cité d'après *L'Histoire du Saguenay depuis l'origine jusqu'à 1870*. (Rédigée en collaboration), Publications de la Société historique du Saguenay, No 3, p. 81, 1938.

12. Le journal du père de CRÉPIEUL est reproduit dans la relation suivante : DABLON, Claude. *Relation de ce qui s'est passé... en la Nouvelle France pendant les années 1673 et 1674*. THWAITES, 58: 34-46. 1889.

au surplus en pleine crise migratrice et conquérante, et agriculteurs près de l'étape du ramassage, consacraient à la chasse et à la pêche une partie de leur activité; et les maigres bandes de langues algonquines clairsemées dans toute la forêt boréale, depuis l'Atlantique jusqu'aux Rocheuses, chassaient et piégeaient individuellement dans des territoires définis.

Les invasions iroquoises devaient donc laisser chez toutes les peuplades forestières un souvenir bien vivace que deux siècles et demi de paix n'ont pas réussi à effacer. La crainte de l'Iroquois est presque un trait fondamental du complexe psychologique algonquin. Nombreux sont les auteurs qui en ont fait mention.

L'abbé Ferland, ¹³ raconte qu'au début du siècle dernier quelqu'un ayant répandu le bruit « que les Codesque (qui seraient des Agniers) étaient en marche pour surprendre le village de Restigouche, plongea toute la population dans l'émoi ».

Cent ans plus tard, cette crainte ne semble pas atténuée. Lors des fêtes du troisième centenaire de la conversion des Micmacs au catholicisme, en 1910, le géologue érudit John M. Clarke, très lié avec les Iroquois de New-York avait obtenu pour le père Pacifique une lettre de bons souhaits du chef Baptist Thomas, président de la « Nation iroquoise ». Pendant la cérémonie circula bientôt la rumeur de la présence d'un Mohawk parmi les hôtes, pendant que des gens de sa tribu, cachés dans le bois, s'apprêtaient à fondre sur leurs anciens ennemis au moment du rassemblement dans l'église ¹⁴.

Hind ¹⁵, après avoir rappelé, en se basant sur les relations des Jésuites, les guerres contre les Indiens chasseurs de la forêt boréale, note que « in Eastern Canada, the names of many falls and rapids on some of the larger rivers are derived from the treacherous murders committed by that ferocious and conquering race ».

13. FERLAND, Abbé J.-B.-A., *Journal d'un voyage sur les côtes de la Gaspésie.* — *Les Soirées canadiennes*, 1: 301-476. (Québec) 1861. Voir p. 441-444.

14. CLARKE, John M., *L'île Percée*. The Finial of the St. Lawrence; or Gaspé flaneries. Being a blend of reveries and realities, of history and science, of description and narrative, as also a singpost to the traveler. 203 p., (Yale University Press) New Haven, 1923. Voir p. 13-14.

15. HIND, Henry Youle, *Exploration in the interior of the Labrador peninsula, the country of the Montagnais and Nasquapee Indian*. 2 vol., 351 p. et 304 p. London 1863. Voir vol. 1, p. 271-275.

Low, qui explore la région de Mistassini et de la baie James après 1884, écrit¹⁶: « The Nascaupees have traditions that their people originally dwelt far to the south, on the north side of a great river, with the sea to the eastward. They were driven northward by the Iroquois during the wars of the early French regime in Canada. Such was the terror inspired by the Iroquois, who followed them beyond the southern watershed to the shores of Hudson Bay, and eastward along the St. Lawrence to the Natashquan River, that at present they use their name to frighten the children. The writer had two Iroquois as canoemen on the Big and Great Whale rivers, and could only with great difficulty, induce the native Indians to accompany him inland along with their traditional foes and conquerors. There are several places between Hudson Bay and Lower St. Lawrence, where great massacres of the natives were perpetrated by the Iroquois ».

Turner¹⁷, en 1889, constate que la crainte de l'Iroquois est encore profondément ancrée chez les Naskapi qui autrefois auraient habité le voisinage d'un grand fleuve, le St-Laurent, apparemment.

Skinner¹⁸, en 1911, prétend que les « Iroquois raids in former times no doubt drove a portion of the Eastern Cree northeast into Labrador from the more bountiful game fields further south ».

Speck¹⁹, après avoir repassé brièvement la question des contacts iroquois avec les Montagnais et les Naskapi, ajoute: « The Tête de Boule, for instance, exhibit a far keener reaction to tales of Iroquois conflict and barbarity than do the Montagnais ». Marcel Raymond²⁰,

16. LOW, Albert Peter, *Report on explorations in the Labrador peninsula along the East Main, Koksoak, Hamilton, Manicouagan and portions of other rivers in 1892-93-94-95*. — Geological Survey of Canada, Part L. Annual Report, vol. VIII, 1896 (Publication No. 584). Voir p. 45 L.

17. TURNER, Lucien M., *Ethnology of the Ungava district, Hudson bay Territory*. (Edited by John Murdock). — *Eleventh annual Report of the Bureau of Ethnology to the secretary of the Smithsonian Institution*, 1889-'90. p. 159-350. Washington 1894. Voir p. 267-268.

18. SKINNER, Alanson, *Notes on the Eastern Cree and northern Sauteaux*. — *Anthropological Papers of the American Museum of Natural History*, 9 (Part I), 177 p., 1911. Voir p. 10.

19. SPECK, Frank G., *Montagnais-Naskapi bands and early Eskimo distribution in the Labrador peninsula*. — *American Anthropologist*, 33 (No 4): 657-660. (Oct.-Dec.) 1931. Voir p. 562-563.

20. RAYMOND Marcel, *Notes ethnobotaniques sur les Tête-de-boule de Manouan*. p. 113-135 de ROUSSEAU, Jacques et RAYMOND, Marcel, *Études ethnobotaniques québécoises. Contrib. Inst. bot. Univ. de Montréal*, No 55, 154 p. 1945. Voir p. 116.

qui poursuit en 1940 des études botaniques et ethnobotaniques chez les Tête-de-boule de Manouan, souligne cette « animale et héréditaire peur des Iroquois qui les fait, selon le témoignage des missionnaires, abandonner leur village pour aller se cacher dans les bois, y rester quelques jours puis, craintivement, réapparaître à la bourgade, un à un, un peu déçus de constater que rien ne s'est passé ».

Lorsqu'une légende, rapportée par Masta²¹ relate une rencontre entre Iroquois et Abénaquis dans la région du St-Maurice, à un endroit nommé Cooococache, il s'agit peut-être d'un écho historique, mais plus probablement d'une transposition des luttes anciennes dans leurs territoires de chasse du Maine, avant de venir se réfugier vers 1700 dans le voisinage de Pierreville²². Il semble que c'est seulement à cette époque — à la fin des guerres iroquoises, — que la tribu a commencé à utiliser pour la chasse les forêts du St-Maurice.

Un recueil de contes montagnais et naskapi de Speck²³ rapporte en quelques lignes une histoire d'Iroquois, où leur cruauté entre en cause. — En voici le texte complet: « The Iroquois used to come and tie the Montagnais by the wrists around a post and then with a knife they would slowly cut the flesh from their arms and legs and roast it on a fire and say, « That's good, » and they would eat it. Sometimes, they would pour boiling water on the flesh of their captives and then scrape it off ».

Pendant nos séjours chez les Mistassins, nous avons pu constater que le souvenir de l'Iroquois est toujours aussi vivace. Rien d'étonnant que le sujet soit entré dans le folklore.

Les premiers témoignages veulent être des preuves archéologiques. On aurait trouvé, il y a quelques années à peine, au lac Nemiskau, des haches de pierre « comme on n'en employait pas dans la région et des crânes n'ayant pas la forme des crânes mistassini ». On en conclut donc à des restes d'un groupe d'Iroquois exterminé à cet endroit il y a un temps immémorial. Il est de tradition courante que les ancêtres des

21. MASTA, Henry Lorne, *Abénaki Indian Legends, Grammar and place names*. 110 p.; Victoriaville 1932. Voir p. 17-18, légende intitulée, « The Iroquois and Abenakis ».

22. MAUREAULT, Abbé J.-A., *Histoire des Abénaquis depuis 1605 jusqu'à nos jours*, XI — 640 p., Sorel 1866. Voir aussi: ROUSSEAU, Jacques, *Ethnobotanique abénaquise: Les Archives de Folklore*, 2: 145-182. 1947.

23. SPECK, Frank G., *Montagnais-naskapi Tales from the Labrador peninsula*. — *Journal of American Folk-lore*, 38 (No 147): 1-32. (Jan. Mar.) 1925.

Mistassini ont guerroyé là contre les Iroquois. Ce témoignage archéologique de ouï-dire n'a guère de valeur en soi, mais nous le citons parce qu'il est un rappel de l'incursion ancienne de l'ennemi. Les spécimens remis à des employés de la Hudson's Bay Company semblent aujourd'hui disparus. La découverte peut être authentique, mais ne prouve rien. Les haches trouvées seraient différentes de celles des ancêtres? Aucun Mistassini ne peut le savoir. Depuis plusieurs générations déjà, on emploie dans les coins les plus reculés de la forêt les armes et les outils des Blancs. La tradition s'est perdue. La forme des crânes ne vaut pas davantage: en effet, des tribus algonquines pratiquaient autrefois la déformation crânienne. Pour que des personnes non initiées à l'anatomie perçoivent une différence, il faut invoquer cette mutilation. Non habitués à manipuler des squelettes, comment distingueraient-ils les types courants? Une seule preuve archéologique serait concluante: la découverte d'anciennes poteries iroquoises. Sauf dans les zones marginales, les tribus forestières ignoraient la poterie. On n'en a trouvé aucun débris dans la région de Mistassini. L'absence de ces spécimens toutefois n'a qu'une valeur très relative. Dans leurs expéditions guerrières, les Iroquois ne devaient pas se charger de ces ustensiles encombrants. En eussent-ils emporté, qu'il faudrait une chance extraordinaire pour en rencontrer des fragments: en admettant l'hypothèse la plus favorable, quelques centaines d'Iroquois à peine foulèrent cet immense territoire.

Le folklore proprement dit nous a fourni deux textes. D'après l'opinion mistassini, il n'y a pas de contes proprement dits: tous sont des faits. Certains appartiennent à des familles ou des personnes déterminées; le respect de la propriété empêche les autres de les raconter. La première histoire, relatée en 1947, vient d'un vieux chasseur d'environ soixante-cinq ans, Joseph Metawishish. Conteur très loquace à distance du poste, sa qualité de chrétien (anglican) ne l'empêche pas, comme ses frères indiens, de garder l'arsenal des esprits invoqués par ses ancêtres. L'informateur ne parle que le dialecte mistassini. L'interprète, le vieux Siméon Raphael, Montagnais de Pointe-bleue, cultivé et sûr, comprend parfaitement le point de vue des ethnologues curieux de la vie indienne. Les explorateurs qui l'eurent à leur service dans les forêts du nord, il y a cinquante ou soixante ans, en faisaient les plus grands éloges. Il n'en fallait pas davantage pour le croire disparu depuis des années. Un jour que nous causions, assis sur nos

talons dans une tente de Montagnais, un Indien vint nous trouver. Très droit malgré ses soixante-dix-neuf ans, c'était le même Siméon Raphel qui avait servi autrefois de guide et d'informateur à tant d'autres. Nous eûmes presque l'impression de rencontrer une pièce de musée, un personnage sortant tout d'une pièce de l'histoire. Grâce à sa présence à nos côtés au lac Mistassini une documentation précieuse nous fut possible.

Joseph Metawishish affirme catégoriquement que ses ancêtres se battirent contre les Iroquois. Ces guerriers auraient poussé à maintes reprises au lac Mistassini. « La dernière fois qu'ils sont venus », raconte-t-il (et nous respectons la phraséologie même de l'interprète Siméon Raphael), ils sont passés par le lac Waswanipi après avoir voyagé par la rivière Ottawa et la rivière Nottaway²⁴. Ils ont vu un homme et une femme. Ils ont dit: « Oh! la belle femme » et ils les ont poignés tous les deux. Les deux ont dit: « Tuez nous pas, on est rien que deux ». Ils ont dit: « Non », mais ils ont tué quand même l'homme et ils ont amené la femme avec eux. Rendus au troisième portage, où il y a une chute, ils ont demandé à la femme: « Est-ce que ça se descend ? » Elle a répondu: « Oui, mais d'habitude les criatures marchent icite ». Alors elle a pris le sac du lunch et elle a marché. Le canot s'est brisé dans la chute. Au bout du portage, elle a vu un Iroquois qui venait à la nage. Elle l'a poussé avec une hart. Elle les a tous laissé noyer. C'est le dernier voyage des Iroquois. Pour venir au lac Mistassini, ils étaient passés par la rivière Ottawa, la rivière des Quinze, la rivière Abitibi, la rivière Moose, la rivière Nottaway, la rivière Waswanipi, le lac Waswapini, le lac Opatogoman, le lac Chibougamou, le lac Waconichi, le lac Mistassini ».

La deuxième histoire nous a été relatée en 1946 par madame Wilfrid Jefferys, épouse du facteur de la Hudson's Bay Company, au poste du lac Mistassini. Née Iserhoff, elle appartient à une famille de métis, dont plusieurs membres depuis une couple de générations ont servi la Hudson's Bay. Elle parle bien anglais, comme son père. Toutefois sa langue maternelle, la seule usitée avant son mariage, est aussi le dialecte du territoire. Des membres de sa famille même n'en savent pas d'autres. Les Iserhoff ont toujours habité, soit le poste du lac

24. Iroquois, en dialecte mistassini, se dit *Nottawéou*. La « rivière Nottaway » est donc la « rivière des Iroquois ».

Mistassini, soit celui de Waswanipi. D'après notre informatrice, l'histoire relatée à la suite serait propre aux Mistassini. La voici, telle quelle :

« Once upon a time, they were fighting on the river, the Iroquois and the Crees²⁵. The Iroquois were winning and they captured a Cree Indian. However, they took this Cree Indian, they fattened him up to make a feast. When he was so fat, they were ready to make a feast out of him and the women were busy to sharpen their knives. This man was sitting outside around the big wigwam and they bring out something in birch bark, decorated and painted, used as table cloth. (It is called *uspustagen*, and you roll it up when not in use). They lay the man alive on the birch bark. When they were to cut him, the girls who were chopping wood outside told there were some partridge and the people who were in the tent let Katonel kill partridge for the last time. So they give him a bone-arrow and snowshoes. So he goes out through the wood to kill partridge and girls were asked to have an eye on him. As he had no clothes, he could not go far. So the girl start to yell, « He is running away ». So the men started to get busy to run after him. He was running so fast that they could not catch him. Once in a while, he made a mark in the snow with a little stick and where the shadow is he made a mark of the shadow. But the one who were running after him came across these markings and noticed the shadow had much changed, an indication that he had passed since a long time. They got tire and left him alone. When he finally see a couple of otters running along a river bank, he skinned then and put the skin on his legs. Then he run and see other otters and he made leggins. He is near home. He saw something in the way — a caribou or a deer, — and ate it. When he got home kids were playing outside and the old folks thought this could not be possible ».

Ce conte, dépouillé des incidents secondaires accumulés au cours des générations, ressemble beaucoup à celui du père Jérôme Lalemant dans sa relation de 1661-1662. Ce n'est pas nécessairement une variante du même fait historique. Les prisonniers indiens, fatalement voués à la torture et à la mort, — sauf lorsqu'une adoption inespérée leur

25. Dans l'histoire relatée, le mot Cree s'emploie pour Mistassini. Pour les voyageurs anglophones, les Mistassini, les Waswanipi, les habitants de Rupert House et de Moosonee, comme toute les peuplades du groupe linguistique algonquin habitant le Québec subarctique, sont assimilés aux Cris de l'Ouest.

permettait d'entrer de plein droit dans la tribu ennemie, — n'avaient guère qu'une arme, la fuite, vu leur infériorité numérique; seule l'adresse ou la ruse permettait aux captifs d'avoir raison du vainqueur. L'évasion était un fait si remarquable que la tradition ne pouvait manquer de l'accaparer et la légende de l'embellir.

Chez les Indiens forestiers, où toutes les connaissances se transmettent oralement, l'histoire ne dépasse pas une génération; mais les événements les plus frappants surnagent. Si le temps les ornemente, le thème fondamental subsiste généralement. Ces contes n'ont donc pas la valeur historique des documents consignés dans les archives, mais servent au moins d'indicateurs. Ils nous aident à démêler l'écheveau psychologique de peuplades sans annales et nous permettent de mieux interpréter leurs réactions au contact du Blanc.

Témoignages de ouï-dire! Mais combien de documents écrits sont dans ce cas. Les relations des Jésuites, les lettres de Marie de l'Incarnation et les journaux de la plupart des voyageurs n'échappent pas toujours à cet inévitable écueil. Lorsque les missionnaires font le récit de rencontres entre Iroquois et Montagnais, le renseignement est souvent passé par de nombreux intermédiaires.

Les nouvelles ne se diffusent pas autrement dans la forêt. Les traiteurs de la Hudson's Bay Company ont trouvé une expression pittoresque pour ce mode de transmission: le *moccasin telegraph*. Un fait saillant survient au lac Nichikoun, les Indiens du Fort Mackenzie, du lac Mistassini et de Rupert House, séparés par des centaines de milles, le connaîtront rapidement. Au hasard des rencontres, la raquette, la tobagane, le canot véhiculent les faits, en un temps record, à des distances incroyables. Les Indiens connaissent ainsi beaucoup mieux ce qui se passe que nos villageois, les potins du bourg voisin.

Le « moccasin telegraph », autrefois comme aujourd'hui, la tradition orale de générations en générations, constituent l'un et l'autre des preuves de ouï-dire: les informateurs du premier mode se relaient dans l'espace, les seconds, dans le temps. Sans doute le temps risque plus que l'espace d'éteindre les faits, de les polir, de les déformer. Les phénomènes fondamentaux de la vie forestière prêtent moins à la fantaisie. Aussi, malgré le temps, malgré les lieux, les contes relatifs à l'histoire des tribus semi-errantes se ramènent à des trames souffrant peu de variantes.

Madeleine et Jacques ROUSSEAU